

Le grand branle

Vincent Lambert

Numéro 86, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97413ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, V. (2021). Le grand branle. *L'Inconvénient*, (86), 93-95.

Le grand branle

LE RÉEL ET NOUS

Vincent Lambert

À un moment ou à un autre, la marionnette moderne est ce joueur de hockey au milieu de la patinoire, frappé par une question : « Mais qu'est-ce que je fais là ? » Un tel éclair de génie nous sort du jeu. On devient maladroit, on met l'équipe en danger. J'ai coaché des enfants qui pouvaient à tout moment décrocher de l'attraction de la rondelle et concentrer leurs énergies à bâtir une petite montagne de neige sur un rond de mise au jeu. Personne n'a envie de jouer avec un ami qui ne comprend pas que ce qui se passe est d'une importance capitale. Les parents ont beau se déchaîner dans les estrades, le sens de l'urgence lui manque, à celui-là. Certains n'arrivent tout simplement pas à y croire.

Des années plus tard, la vie atteint sa vitesse de croisière et le goût de ralentir nous prend. Le héros moderne change le monde en refusant d'entrer dans l'aventure. Quand j'entends quelqu'un dire qu'il aimerait ralentir, j'ai l'impression qu'il hésite. Il ne sait pas trop. Il faut le prévoir. On dirait qu'il va s'extraire, ne plus participer, tourner le dos au travail, à l'argent, aux relations nombreuses et aux plaisirs faciles, on dirait qu'il va s'isoler. Mais à partir de là, je crois qu'il est trop tard. La conscience a encore frappé. Se voir jouer à ce jeu-là enlève le goût de jouer. Il suffit alors de ne rien faire. Il suffit de ne rien faire assez longtemps pour sortir du jeu et entrer dans on ne sait trop quoi. On ne savait même pas que c'était un jeu.

Hartmut Rosa a analysé les conditions qui font qu'aujourd'hui *ne rien faire* équivaut à prendre du retard, à devenir anachronique. Un roulement est en marche, qui est devenu le monde. Être moderne, c'est être dépassé, dans un monde qui ne nous a, paraît-il, jamais autant facilité la vie. C'est vivre en désynchronisation dans un mouvement d'ensemble avec lequel on ne peut que chercher à s'accorder. Rosa l'impute à l'accélération, à l'accroissement perpétuel de la productivité, à cette construction qui est en train de tout détruire. Mais je pense qu'on peut élargir le cadre. Je pense qu'on peut concevoir la modernité au sens large comme un grand branle, une mise en mouvement générale et incontenable du réel. C'est le fond lui-même, l'Univers, qui s'est ébranlé : le décentrement d'une Terre qui s'est mise à tourner autour du Soleil, mais aussi sa propulsion soudaine dans le Grand Malaxeur. Et donc, la mise en marche non seulement de la vie sociale, mais de son arrière-plan, de son ancrage, dans un espace qui ne finit plus de s'agrandir, depuis la découverte du big bang qui soumettait l'Univers lui-même au temps (tout a commencé, tout finira donc), sans parler des plaques tectoniques, des âges de la Terre, de la Vie en évolution, des os de dinosaures et de

l'origine perdue de l'humanité, des tablettes d'argile jusqu'à l'information instantanée, sur un plan mémoriel qui n'a cessé de s'approfondir et de se stratifier, d'autres époques et d'autres temps, les déluges et les révolutions, les migrations, la lutte des classes, les statues déboulonnées, l'impossibilité de ne pas être de son temps et le manque de temps, jusqu'à la stabilité de la matière même, réduite à des fluctuations imprévisibles, et puis les âges de la vie, être démodé, les niveaux scolaires, les degrés, les échéances, les transactions, les flux, les voyages, l'obsolescence programmée, la mobilité, les impératifs, évoluer, changer le monde, bouger une demi-heure par jour ou mourir, les conditions de vie, les bonus, ne restait plus qu'une « essence » hypothétiquement au-delà du temps, mais elle n'était devenue plausible qu'à condition qu'elle aussi soit en mouvement, l'âme comme de la fumée ou un flot, le *stream of consciousness*, l'hyperactivité, le sommeil agité, cinquante mille pensées par jour, la maximisation du moi, le progrès... Là encore, le vieux constat se confirme : « Tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée. »

Et pendant ce temps, notre mouvement à nous, l'humanité, s'est superposé au mouvement d'ensemble, à ce qui nous apparaît maintenant comme un temps autre, beaucoup plus lent semble-t-il, en tout cas circulaire et prédictible, là où nous filons tout droit, jusqu'à ce point limite de déséquilibre où la tour s'effondre. Et on repart. La désynchronisation avec le grand rythme est devenue flagrante. C'est pourquoi nos corps n'arrivent plus eux-mêmes à s'accorder, l'esprit nous réveille la nuit pour effectuer des corrections, résoudre, prévoir, comme si l'organisme était plongé dans un momentum intériorisé.

Même les écrivains (qu'on imagine fascinés par une montagne de neige sur un rond de mise au jeu) ont emboîté le pas, à leur manière. À commencer par Montaigne : « Je ne peins pas l'être, je peins le passage. » Quelques siècles plus tard, même en peignant l'être on peint le passage : « Le mouvement et le changement sont l'essence de notre être ; la rigidité est la mort ; le conformisme est la mort. » Ce parti pris est tout à fait conforme au fatalisme auquel nous ont habitués les modernes (ça ferait aussi un excellent slogan pour une pub de Gatorade), mais il est étonnant de l'entendre de la part de Virginia Woolf, qui a tant écrit sur l'instant et la suspension du temps. On a envie de lancer une simple question : et l'immobilité ? Le contraire du mouvement n'est pas la rigidité mais l'immobilité. Le contraire du changement est ce qui ne change pas (et c'est parfois redoutablement anti-conformiste). En fait, il est beaucoup plus sûr de s'en tenir au parti pris, de ranger la vie du côté du mouvement, de ne pas ouvrir la question de l'immobilité ou d'un être qui ne change pas. De ce côté-là, nous avons affaire à quelque chose de proprement inimaginable.

On s'aperçoit maintenant que rien, autour de nous et en nous, ne peut correspondre à ce contraire du mouvement. Aucun objet quel qu'il soit (une table, une pensée...) ne peut être qualifié d'immobile. Tout est soumis au temps et c'est pourquoi, dans notre monde ou notre vision du monde, selon ee cummings :

n
Othl
n

g can

s
urPas
s

the m

y
SteR
y

of

s
tilLnes
s

Le mystère est que l'immobilité ne semble pas de ce monde en mouvement, mais on se demande comment on pourrait percevoir ce mouvement sans elle, en arrière-plan. On se demande comment nous apparaîtrait un monde où nous n'aurions conscience que du mouvement incessant des objets, et si peu de l'espace ouvert qui les contient et qu'aucun objet ne pourrait troubler. « Le temps, image mobile de l'éternité », disait l'autre. Voilà un autre mot inimaginable, l'éternité. Mais il nous le faut pour voir que le temps passe dans quelque chose qui ne passe pas. Comment appellerait-on cela (l'espace qui reste, si tout disparaît d'un coup) qui ne change pas ?

Le besoin de ralentir n'est que cette immobilité qui demande à être connue. Les vents les plus contraires ne font que l'occulter momentanément. Elle est d'une inactualité totale et constamment présente.

Des fragments d'Héraclite, on comprend que les modernes n'aient retenu que la moitié qui leur ressemblait : « On ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve. » Tout, incessamment, passe et se transforme, tout est soumis au temps. Mais la vérité est paradoxale, et Héraclite écrivait aussi : « Nous nous baignons et nous ne nous baignons pas dans le même fleuve. » La raison est simplement que toutes les altérations sont d'une même eau. Héraclite ne cesse de nous rappeler à la présence du même dans l'autre : « Le chemin en haut et le chemin en bas sont un et même. » Et l'esprit qui s'attache à l'agitation des choses pourrait bien perdre de vue ce qui conspire en elles : « De toutes choses, une, et, d'une, toutes choses. »

Heureusement, le mouvement qui nous emporte est aussi celui qui nous largue, les uns après les autres. Être inactuel n'a jamais été aussi facile. Un jour ou l'autre on finit par trébucher et retomber au premier niveau de l'existence. On ne peut pas arrêter le monde qu'on a créé, alors il ne reste qu'à s'arrêter soi-même. Et c'est en s'arrêtant qu'on découvre à quel point tout ne s'arrêtera jamais, à quel point tout ce que nous construisons vise à rendre permanent ce qui ne peut pas l'être. Et si l'on s'arrête assez longtemps (par-delà les terres de l'ennui), on s'aperçoit que rien n'a jamais vraiment commencé. ■